



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

5 | 2007

Varia

Les Français à Rome : approche d'une tradition de discours

Christophe Imbert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3108>

DOI : 10.4000/anabases.3108

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2007

Pagination : 105-123

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Christophe Imbert, « Les Français à Rome : approche d'une tradition de discours », *Anabases* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3108> ; DOI : 10.4000/anabases.3108

© Anabases

Les Français à Rome : approche d'une tradition de discours

CHRISTOPHE IMBERT

« Et comme un texte, c'est en la récitant que
je la comprendrai. »

Claudia Moatti, *Roma*

« À Rome, on ne fait jamais que revenir. »

Gérard Macé, *Rome ou le firmament*

IL Y A, DANS LA BEAUTÉ DE ROME et dans sa force, une expérience unique de l'Histoire, que revit, comme du dedans, le voyageur ¹. Que le voyage à Rome a ce caractère d'expérience, mais au sens spirituel, d'ébranlement et de rencontre, qui est presque l'opposé de l'expérimentation ; que cette expérience est unique, face à celle qu'apportent d'autres voyages comme le Grand Tour dans toute l'Italie ; qu'elle prend enfin le sens d'une autre compréhension de l'Histoire, voire, absolument, de *la* compréhension, de la prise avec soi, de l'Histoire toute entière : voilà ce que nous chercherons à montrer en approchant la tradition du voyage à Rome, telle qu'elle prend corps dans les textes, et en particulier, dans les Lettres Françaises. En abordant une telle tradition, d'abord, comme un héritage de discours, nous n'oublierons pas que ce discours encadre, prépare,

¹ Rappelons le mot fameux de Goethe : « J'observe en particulier qu'on lit tout autrement l'histoire à Rome que dans le reste du monde. Ailleurs, on la lit du dehors au dedans ; ici, on croit la lire du dedans au dehors : tout se pose autour de nous et prend de nous son point de départ. Et cela est vrai non seulement de l'histoire romaine, mais de l'histoire universelle. » (« Rome, le 20 septembre 1786 », *Voyages en Suisse et en Italie*, 1829, trad. J. Porchat, in *Œuvres de Goethe*, Paris, Hachette, 1862, vol. IX, p. 203-204. Michelet reporte cette pensée dans son ouvrage *Rome* (Paris, Maspero & Flammarion, 1891, p. 118).

exprime une rencontre physique avec la Ville ; nous n'oublierons donc pas l'avertissement des *Villes invisibles* d'Italo Calvino : « Personne ne sait mieux que toi, sage Kublai, qu'il ne faut pas confondre la ville avec le discours qui la décrit ². » Mais nous verrons dans le texte la pétrification splendide d'une émotion, et davantage encore, le rituel où chante une foi. La Ville est en effet composée comme un texte : « Et comme un texte, c'est en la récitant que je la comprendrai ³. »

Une différence profonde sépare le voyage à Rome et le voyage en Italie, malicieusement rappelée par Xavier de Maistre, au cours des explorations minutieuses du *Voyage autour de ma chambre* : « Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers ⁴. » Plus que la longueur du séjour, c'est l'intensité affective d'une expérience qui se révèle en ces mots, une fixation romaine qui s'oppose au régime transhumant et critique de l'observation. Rome est une fin déterminée. Elle reste toujours associée à la logique du pèlerinage. Comme centre de la chrétienté, elle a très tôt aimanté les pas des pèlerins : les voyageurs carolingiens guidés par le *Codex d'Einsieden*, les clercs du XII^e siècle comme Hildebert de Lavardin, les hommes du *Trecento* qui vont au Jubilé avec Dante ou Pétrarque, se préparent dans leur itinéraire italien, à l'arrivée dans un lieu unique, où ont souffert les martyrs, où sont le tombeau et la chaire de Pierre, et où flotte encore la magie païenne de l'ancien monde vaincu. La Contre Réforme ou le catholicisme ultramontain du XIX^e siècle ⁵ permettront de vérifier la continuité dynamique de cette attraction sacrée. Mais aussi et surtout, la construction même de l'*habitus* humaniste manifeste pleinement dans le sanctuaire romain sa dette envers la forme religieuse du pèlerinage ; la *pietas* humaniste du voyageur lettré envers les reliques de l'ancienne Rome ne ressemble à rien de ce que l'esprit cultivé éprouve en se promenant dans le reste de la péninsule. Plus récent dans sa tradition, le Grand Tour est d'emblée lié à la *forma mentis* de la modernité ; il trouve le sens intime de sa démarche

² I. CALVINO, *Les Villes invisibles*, IV, 5 (1972), 1974, Paris, Seuil, coll. « Points », p. 75.

³ Cl. MOATTI, *Roma*, Arles, Actes Sud, 1997, p. 145

⁴ X. DE MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre*, Paris, José Corti, chap. XXXIV, p. 88.

⁵ L. VEUILLOT évoque ainsi son voyageur de Rome : « Il est venu à Rome comme un curieux, le curieux s'est transformé en pèlerin, le pèlerin a reconnu un jour qu'il était à Rome dans sa vraie patrie, qu'il ne pouvait ni ne pouvait plus l'abandonner. Je ne nie pas l'amour des Romains de naissance pour leur cité cent fois grande, cent fois belle et cent fois sainte. Mais je n'ai jamais trouvé l'amour de Rome aussi puissant, aussi intelligent, aussi ardent, que dans le cœur de ces Romains d'adoption, véritables Romains par la grâce de Dieu. Ces derniers sont en grand nombre et constituent une de ces forces mystérieuses de Rome que l'on ne voit pas, mais que l'on sent partout. » (*Le Parfum de Rome*, Paris, Gaume Frères et Duprey, 1862. Cité par Luigi SALERNO, *Roma Communis patria*, Capelli, Bologne, 1968, p. 111.

dans la philosophie de Roger Bacon ⁶, et ce voyage de formation sur le continent, et en particulier en Italie, doit beaucoup à l'approche empirique et expérimentale. Le Grand Tour est un moyen empirique de formation de soi dans l'expérience de l'étranger. Le grand thème de l'altérité italienne, de son exotisme, nourrit ainsi l'imaginaire anglais dès les temps élisabéthains, et le Grand Tour ne vise pas spécifiquement à réduire cette altérité radicale, mais justement, à l'observer avec curiosité et profit. À l'opposé, le voyage à Rome (et surtout pour un Français) n'invite pas à une découverte, mais à une vérification de sa propre mémoire culturelle ; ce n'est pas un voyage à la rencontre de l'altérité, mais un retour vers ses origines, engendrant, comme on le verra, toute une rhétorique de la reconnaissance, de la ressouvenance. « À Rome, on ne fait jamais que revenir » écrit Gérard Macé ⁷. Montaigne a pleinement mis en lumière ce phénomène :

« J'ay veu ailleurs des maisons ruynées, et des statues, et du ciel et de la terre : ce sont tousjours des hommes. Tout cela est vray ; et si pourtant ne scauray revoir si souvent le tombeau de cette ville, si grande et si puissante, que je ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommandation. Or j'ay esté nourry dès mon enfance avec ceux icy ; j'ay eu connoissance des affaires de Rome long temps avant que je l'aye eue de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plant avant que je sceusse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aucuns hommes des nostres ⁸. »

Et c'est au nom de la piété envers ses morts que l'auteur des *Essais* justifie sa passion de Rome. C'est en vertu de cette connaissance préalable que le voyageur vient à Rome non pour découvrir mais pour reconnaître et éprouver son rêve culturel à la pierre de touche des ruines. Attitude qui répète celle de Pétrarque ou du Pogge, et qui annonce celle de tous les voyageurs de l'ère classique, et au-delà, comme en témoigne encore Stendhal, interrogeant les limites de cette tradition culturelle dans ses *Promenades dans Rome* :

« Si, plus heureux que les écoliers de la fin du dernier siècle, le lecteur n'a pas appris le latin péniblement durant sa première enfance, son âme sera peut-être moins préoccupée des Romains et de ce qu'ils ont fait sur la terre. Pour nous, qui avons traduit pendant des années des morceaux de Tite-Live et de Florus, leur souvenir précède toute expérience ⁹... »

Ce qui permet encore à Ampère en 1835, dans un premier bilan critique de l'histoire du voyage à Rome, de souligner que ce dernier ne signifie pas « une rencontre avec

⁶ R. BACON, *Of Travel*, 1615. Voir les commentaires de Cesare da Seta dans *L'Italia del Grand Tour, da Montaigne a Goethe*, Naples, Electa, 1992, p. 61-76.

⁷ G. MACÉ, *Rome ou le firmament*, Paris, Fata Morgana, 1983, p. 11.

⁸ MONTAIGNE, *Essais*, Livre troisième, chap. IX, éd. P. Villey, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1988, p. 996.

⁹ STENDHAL, *Promenades dans Rome* (1829), éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard « Folio », 1973, 1997, p. 26-27.

l'inconnu », mais « un rendez-vous entre deux complices de vieille date ¹⁰ ». De façon très significative, le seul moment où le récit du séjour à Rome se rapproche nettement du discours propre au voyage de formation en Italie est aussi celui où le rapport d'autorité qui lie le voyageur à la Ville et à la tradition des Anciens entre profondément en crise : le moment des Lumières, qui est un crépuscule du classicisme entendu comme la tradition de Rome, et qui précède le nouveau « fanatisme des Romains » conspué par Volney, marque en effet un détachement relatif, une nouvelle liberté critique tombant souvent du reste dans « l'observation superficielle », bref, une jactance des Modernes et des éclairés face au siège de toute autorité que l'on travaille alors ardemment à abattre.

Précisons bien, encore, l'autorité romaine, l'aura sacrée au moins vestigiale, qui entoure les lieux de l'expérience romaine, ne relève pas seulement – loin s'en faut ! – de la qualité religieuse explicite : revivre en Rome la victoire éternelle, toujours recommencée, de la foi catholique sur le paganisme et l'hérésie, c'est l'affaire d'un clerc poète médiéval comme Hildebert de Lavardin, ou d'un autre clerc poète de la Contre-Réforme comme Janus Vitalis, qui tous deux opposent en diptyque la lamentation humaniste sur la Rome tombée et l'exaltation chrétienne de la nouvelle Rome des papes, justifiant la première ruine ¹¹. Mais le lien de l'homme de culture classique à la Cité qui lui a donné ses lois, ses modèles, et qui conserve comme l'étalon de tout son système de mesure du monde, est bien encore, diversement, religieux. Dante a bellement énoncé le caractère sacré des pierres et du sol romain ¹² ; Pétrarque a parlé à Rome des « reliquia » du monde antique disparu ¹³. Castiglione, l'auteur du *Courtisan*, a condensé cet héritage dans le fameux sonnet *Superbi colli* :

Superbi colli, e voi sacre ruine
 ch'el nome sol di Roma encor tenete,
 ahi que reliquie miserande avete,
 di tante anime eccelse e peregrine ¹⁴...

¹⁰ J.-J. AMPERE, « Portraits de Rome à différents âges », *Revue des deux mondes*, 1^{er} et 15 juillet 1835, cité par L. SALERNO, *Roma...*, p. 115.

¹¹ HILDEBERT DE LAVARDIN, « *De Roma* » et « *item de Roma* » in *Carmina minora*, Leipzig, Teubner, 1969, p. 22-27 et GIANO VITALE, *Sacro Sanctae Romanae Ecclesiae Elogia dans Iani Vitalis Rubimonti Panormitani opera cura studio et magnis scriptibus ex antiquis editionibus undique conquistis acuratissime descripta*, ed. Gregorio Speciale, Palerme, Imprimerie Royale, 1816.

¹² « Certo di ferma opinione sono, che le pietre che nelle mura sue stanno siano degne di reverenza, e lo suolo dov'ella siede sia degno oltre quello che per li uomini è predicato e approvato » DANTE, *Il Convivio*, IV, iv, 10-11, éd. M. Simonelli, Bologne, Casa editrice, Prof. Riccardo Patron, 1966.

¹³ PÉTRARQUE, *Lettres Familiales*, II, XIV, 3. « Vere maior fuit Roma, maioresque sunt reliquia quam rebar », Paris, Les Belles Lettres, 2002, t. 1, p. 29.

¹⁴ Poème édité sans nom d'auteur dans une anthologie de 1548, attribué à CASTIGLIONE dès 1575 ; nous citons d'après l'anthologie *Lirici del Cinquecento*, Classici Utet, 1958, p. 173.

On aura reconnu le sonnet VII des *Antiquitez* de Du Bellay, imité de l'Italien : « Sacrez costeaux et vous saintes ruines ¹⁵... » Selon une logique propre à la poésie pétrarquiste (et qui sert la glorification de Laure dans le *Canzoniere*), la poésie de la Ville est emplie d'un ferveur religieuse, qui sourd, partiellement, d'une transposition du discours chrétien à celui de l'humaniste, arrivé lui aussi au sanctuaire qui marque le terme de son pèlerinage. On retrouvera ce sentiment d'un lien sacré comme la part la plus vivante, la plus active de la culture, dans les pages d'un humaniste moderne à Rome, comme Ernst Robert Curtius.

Une idée d'appartenance et d'élection, voire un rapport entre la culture des humanités et la piété envers les morts de sa famille, les ancêtres, comme chez Montaigne, enlève encore tout caractère d'abstraction ou d'utopie babélique, à la fameuse tradition qui fait de Rome pour tous ses hôtes une commune patrie. Quand Montaigne en cette ville « rapiécée d'étrangers », reconnaît « la plus commune patrie qui soit au monde ¹⁶ », il ne fait pas seulement une observation empirique sur la grande fréquentation de la cité des papes ; il répète une idée de Cicéron ou du poète gallo-romain, Rutilius Namatianus ¹⁷, devenue une formule chez les anciens juristes comme Modestinus ou Ulpian, relayés par mainte voix de l'humanisme, dont celle de Raphaël dans une lettre fameuse à Léon X¹⁸ : *Roma, communis patria*, « patrie commune »... De fait, le Français partage à Rome son droit de citoyenneté historique et culturelle avec tous les représentants des anciens peuples romanisés et latinisés. Il accède donc à une identité plus haute ; dans le sanctuaire commun de la latinité, il est le concitoyen de l'Europe ¹⁹, et surtout, de tous les membres de la République des lettres. En ce sens, si l'expérience de Rome est unique, c'est qu'elle offre, comme par surcroît, l'expérience de l'unité.

Comme le prouve le caractère topique ou formulaire des mots usés par Du Bellay ou par Montaigne, le voyage à Rome est toujours aussi adhésion à un langage, qui exprime l'appartenance à une tradition commune et exhibe la maîtrise de ses enjeux. Là encore, il ne s'agit pas seulement d'un examen de latin ²⁰ : un Christophe de

¹⁵ J. DU BELLAY, *Les Antiquitez de Rome*, 1558 in *Œuvres poétiques*, t. II, Bordas, Classiques Paris, Garnier, 1993, p. 9.

¹⁶ MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. F. Garavini, Paris, Gallimard, « Folio », 1989, p. 231.

¹⁷ Rutilius Namatianus, *Carmen de reditu suo* I, v.63, Leipzig, Teubner, 1870, p. 3 : « Fecisti patriam diversis gentibus unam ».

¹⁸ Raffaello SANZIO, *Tutti li scritti*, éd. E. Camesasca, Milan, Rizzoli, coll. « Biblioteca universale Rizzoli », 1956, p. 50.

¹⁹ Notons la réflexion récente de J. GAILLARD (*Rome, le temps, les choses*, Arles, Actes Sud, 1995, p. 15 : « On peut imaginer que nous ne parlerions plus de l'Europe si elle n'avait un jour existé, par l'Empire romain et ses successeurs historiques... »)

²⁰ Même s'il s'agit partiellement de cela : la tradition moderne de la poésie des ruines de Rome émane dans toutes les langues d'Europe de la poésie néo-latine communément connue et appréciée ; Goethe compose à Rome ses *Élégies romaines* en faisant place à quelques réminiscences de la poésie de Du Bellay, mais pas du poète des *Antiquitez*, sinon celui des *Poemata* latins largement diffusés encore au XVIII^e siècle en Allemagne.

Longueuil ²¹ tentant à Rome de décrocher son brevet de parfait cicéronien dans une harangue de plusieurs jours devant un auditoire de grammairiens sourcilleux ne représente qu'un épisode ou un aspect dans l'histoire du magistère linguistique, ou plus largement, expressif, de Rome. Mais en Français même, comme en Latin, nos auteurs useront à Rome de formules, de tournures, qu'une longue tradition commune a légué aussi bien aux autres lettrés européens. Leur rencontre avec la ville sera très largement guidée par des schémas pluriséculaires qui règlent en quelque sorte cette cérémonie mémoriale ²². Avant d'aller plus avant dans l'approche de ce discours romain, notons que la maîtrise de cette tradition d'expression signe justement l'appartenance du voyageur à la République lettrée, et le couronnement au Capitole d'un Pétrarque, d'un Montaigne ou d'une imaginaire et ardente Corinne, ne sont que la manifestation extérieure, la concrétion symbolique, du statut de *cives romanus* qu'exhibent de fait les lettrés, dans leur écriture de Rome. Ce brevet de romanité n'a pas de couleur confessionnelle, mais de toute évidence, lorsque la Réforme conduit le lettré anglais à une attitude souvent plus distante ou plus critique à Rome, la confirmation du catholicisme dans la France moderne a au contraire facilité l'expression culturelle de la *pietas*. Au point que la citoyenneté romaine revendiquée souvent par un Valéry Larbaud ²³, si elle a les mêmes fondements (néo)humanistes que celle de son ami Curtius (le « Romain allemand » comme il se désignait lui-même ²⁴), s'appuie nettement sur l'appartenance à l'Église catholique : l'idéal classique rejoint en ce cas un catholicisme de forte marque culturelle, et ultramontain, pour refuser les limites d'une conception étroitement nationale de la culture. Charles-Albert Cingria, dans *Le Comte des Formes* résume avec humour cette persistante revendication de romanité, entée directement sur le point de vue qui naît du séjour de l'*Urbs* : « L'émotion est grande, car la civilisation, quand même, a une nationalité. Rome, pour tout être, est le centre indiscuté du monde moderne. Et on y tient. Les protestants sont émus, les slaves sont émus, les mahométans sont perplexes ²⁵. »

21 Sur Longueuil, voir D. GNOLI, *Un giudizio di lesa-romanità sotto Leone X, aggiuntevi le orazioni di Celso Mellini e di Cristoforo Longolio*, Rome, Tipografia della Camera dei Deputati, 1891 [Bibl. Vaticane BAV Miscell. De Rossi CLXXVI int. 13].

22 G. LABROT, *L'Image de Rome, une arme pour la Contre Réforme (1534-1677)*, Paris, Champ Vallon, 1987, p. 93 : « Tout se passe comme si Rome et son contenu dictaient eux-mêmes ce type d'écriture, imposaient une tradition, non seulement aux scripteurs officiels, mais le plus souvent aux voyageurs. Il est impossible d'échapper au langage obligatoire de Rome. »

23 De très nombreux textes portent, directement, ou par la médiation d'un personnage de fiction, cette aspiration romaine. Mentionnons, *Les couleurs de Rome* (1938, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1958, p. 979-982), tel passage de *Fermina Marquez* (1911, Gallimard, la Pléiade, 1958, p. 307-395), ou de *Sous l'invocation de saint Jérôme* (Paris, Gallimard, 1946, 1973).

24 Cf. W.-D. LANGE, « *Ave Roma immortalis*. L'expérience romaine de Curtius », in *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Paris, Honoré Champion, 1995, p. 287-305.

25 C.-A. CINGRIA, *Le Comte des Formes*, p. 217-286, de *Bois Sec, Bois Vert*, Paris, NRF Gallimard, 1948, p. 222.

Désigner désormais les principales étapes du discours du voyageur à Rome demande de concevoir que l'existence même, individuelle, empirique, de sa personne dans la chaleur ou la lumière du lieu, en un moment donné, ne doit se traduire essentiellement que sous la forme d'une figure éternelle – le pèlerin rhabillé en antique *viator* – face à une cité elle aussi – et par définition – éternelle. Il s'agit là de ce que Zumthor appelle un *type-cadre*, soit un personnage qui contient en lui le développement complet d'un scénario déterminé. Les textes médiévaux – et leurs miniatures, parfois – nous montrent le voyageur face à une vieille femme en noir assise dans l'enceinte ruinée d'une cité : la vieille Rome veuve des Césars, interrogée par le visiteur étonné²⁶. Davantage liés à un modèle classique, sinon archéologique, les textes humanistes laissent deviner sous la parole de Rome celle de la mort, ou d'une morte, qui dans le ton des épitaphes antiques, s'adresse au *Viator* pour lui transmettre une leçon éternelle de l'Histoire. Au point que tel fameux sonnet de Du Bellay (*Nouveau venu qui cherche Rome en Rome*²⁷...) lui-même il est vrai démarqué d'une épigramme néo-latine²⁸, trouve son équivalent polonais sous le titre explicite *Epitaphium Rzymowi*²⁹, ou sous celui, castillan d'*A Roma sepultada en sus ruinas*³⁰. Montaigne a clairement dit comme les poètes qu'il ne restait de Rome que son tombeau³¹. Dans ce cadre, la posture du voyageur est nécessairement exemplaire : il est bien celui, qui, avec piété, vient sur la sépulture ancestrale ; il est aussi le métaphysique *viator* traversant l'illusion de l'existence et des âges même de l'Histoire, pour entendre une leçon toujours actuelle et exemplaire ; il est enfin, encore, l'humble disciple qui vient trouver dans la parole de la ville (celle qui est gravée sur son tombeau, transcrite dans son paysage de ruines) un savoir éclairant le passé du plus grand

26 Cette rencontre est mise en scène par FAZIO DEGLI UBERTI dans *Il Dittamondo (Il Dittamondo e le Rime*, Bari, éd. G. Corsi, Gius ; Laterza e Figli, 1952, 2 vol.). Mais la parole sacrée de la Vieille Rome hante les textes de Dante, de Bindo di Cione, de Simone Serdini, de Pétrarque. Cf. nos articles “ La femme Rome ou le corps de la Ville ”, in *Des Femmes, images et contours*, sous la dir. d'A. MANSAU, Toulouse, PUM, 2004, p. 31-36 et “ Quelques rêves politiques du Trecento : Faziv degli Uberti, Bindo di Cione, Simone Serdini ”, in *Songes et Songeurs (XIII^e-XVIII^e s.)* sous la dir. de N. DAUVOIS et J.-P. GROSPERRIN, Presses de l'Université de Laval, 2003, p. 69-84.

27 DU BELLAY, *Les Antiquitez*, Sonnet III, p. 7.

28 Celle de Giano Vitale, déjà citée.

29 SZARZYNSKI, “ Epitaphium Rzymowi ”, *Rytmy abo wiersze polskie*, éd. J. SOKOŁOWSKA, Varsovie, PIW, 1957, p. 74.

30 QUEVEDO, “ *A Roma sepultada en sus ruinas* ”, dans *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1952, p. 559.

31 MONTAIGNE, *Journal de voyage*, p. 200-201.

pouvoir du monde. La topique du lieu qui parle est ainsi dynamisée par le phantasme de la morte ou de la divinité couchée qui rend son oracle ³².

La leçon, on l'a dit, peut être morale, et la ruine indiquer même un enjeu métaphysique : une bonne part de la poésie de l'automne de la Renaissance fait de la ruine romaine une grande vanité de plein air : entre le protestant Grévin ³³ et Chassignet ³⁴, poète de Contre-Réforme, on trouverait maintes étapes d'une telle transmutation du discours humaniste de la *Romdichtung* en saisie emblématique du lieu romain comme leçon, d'abord religieuse, sur l'humaine fragilité ³⁵. Mais plus riche peut-être, ou plus centrale, comme tradition de discours, celle qui fait entendre à Rome la leçon de l'Histoire romaine elle-même, conçue longtemps, rappelons-le, comme matrice de l'Histoire du monde. « *Tanta vis admonitionis inest in locis* », dit déjà Cicéron ³⁶. « *Multus de historiis sermo erat* » ajoute Pétrarque ³⁷ en évoquant les conversations sur l'Histoire, face au spectacle des ruines. Prolongeant et précisant une vision de Juste Lipse ³⁸, Marc Antoine Muret décrit dans un discours inaugural à ses étudiants, à Rome, en 1580, l'image de ces étrangers qui bravent tous les dangers d'une longue ruine pour venir ici apprendre de la Ville même la leçon de l'Histoire :

Quodsi nulla gens est usque eo immanis ac barbara, quae non in rebus gestis Romanorum cognoscendis plurimum operae ac studii collocet : quid nos facere oportet, qui Romae vivimus, qui e Romano caelo spiritum ducimus, qui post tot acceptas clades, tot calamitates, tot strages a bacchantibus barbaris, ut a petulantibus servis viduae et effetae iam dominae insultantibus,

-
- 32 La morte qui parle est mise en scène dans une épigramme néolatine de Conradus CELTIS, "De puellae Romae reperta" (*Epigr.* III, XI, dans A. PEROSA et J. SPARROW, *Renaissance latin verse. An Anthology*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1979, p. 553). On retrouve la figure de la divinité endormie chez NERVAL ("Delfica", poème des *Chimères* [1854], in *Les Filles du feu, Les Chimères*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p. 241), puis CARDUCCI ("Dinanzi alle terme di Caracalla", *Odi barbare* [1877], in *Poesie scelte*, Milan, Mondadori, 1992, p. 174.)
- 33 Il écrit à Rome vers 1568-69, écrivant vingt-quatre sonnets sur les ruines. Cf. E. Tricotel, "Sonnets inédits de Grévin sur Rome", in *Le Bulletin du Bibliophile*, XV^e série, 1862. Texte cité par R. MORTIER, *La Poétique des ruines en France. Ses origines, ses variations, de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974., p. 70-81.
- 34 J.-B. CHASSIGNET, *Le mespris de la Vie et Consolation contre la Mort*, Genève, Droz et Minard, 1967.
- 35 Le modèle néo-stoïcien de Lipse (*De Constantia Libri duo*, Anvers 1586 et *De magnitudine Romana Libri Quattuor*, Paris, 1598) s'ajoute à l'héritage de la poésie humaniste des ruines pour coordonner les manifestations de ce courant dans le cadre catholique (Szarzynski, Quevedo, Chassignet) comme réformé (Grévin, Spencer, Browne, La Roche Chandieu, Simon Goulart).
- 36 Cicéron, *De Finibus* : Des termes extrêmes des biens et des maux, V, 1. Éd. et trad. J. Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1930, t. III, p. 108.
- 37 PETRARQUE, *Familières*, VI, 2, "A Giovanni Colonna", §16, *op. cit.*, p. 252.
- 38 Juste LIPSE, *Admiranda sive de Magnitudine romana libri Quattuor*, Paris, apud Michaelum Somnium, 1598.

*editas, tam multa tamen ilius antiquae virtutis ac maiestatis monumenta quotidie intuemur ? An cum tam multos ingeniosos et eruditos homines in remotissimis gentibus natos tam longinqua itinera suscipere, tantos sumptus facere, tam multis se laboribus ac periculis exponere videamus, ut Romam videant, quod ita iudicant de melius ac perfectius historiam Romanam intellecturos, si ipsum urbis situm, ipsa moenia, ipsas veterum arcuum ; tropaeorum, templorum, quamvis laceras et disiectas reliquias, illos tot olim nobilitatos victoriis colles viderint : nos, quibus otiosus haec omnia in oculos assidue incurrunt, rerum Romanarum cognitionem negligemus*³⁹ ?

C'est retrouver d'un côté le vieux motif : « *Roma quanta fuit, ipsa ruina docet* », qui émerge chez Hildebert de Lavardin⁴⁰, se continue chez Cristoforo Landino⁴¹, et commente les dessins et gravures d'artistes aussi divers et éloignés dans le temps que Marteen Van Heemskerck, Serlio, ou Hubert Robert⁴². C'est aussi, selon la tradition ouverte par Cicéron, vouloir retrouver le discours inscrit dans les lieux par une longue

³⁹ Marc-Antoine MURET, *Scripta Selecta*, éd. J. Frey, Leipzig, Teubner, "Biblioteca Scriptorum recentioris aetatis", 1871, vol. 1, *Orationes praefationes, Oratio XV*, "Cum Annales Taciti explicandos suscepisset" (p. 144-153), p. 148-149. Nous traduisons : « Car il n'est en effet aucune nation si barbare et si monstrueuse qu'elle n'engage de nombreux travaux et études pour connaître l'Histoire des Romains : que nous conviendra-t-il de faire, nous qui vivons à Rome, qui tirons notre inspiration du ciel de Rome, et qui pouvons contempler chaque jour, après tant de défaites, tant de calamités et de destructions de la part de barbares en fureur, semblables à des esclaves effrontés insultant leur ancienne maîtresse, désormais veuve et défaite, de si nombreux monuments, cependant, de son antique vertu et de sa majesté ? Nous verrions des hommes ingénieux et savants en si grand nombre, nés de nations reculées, soutenir une si longue route, faire tant de sacrifices, et s'exposer à tant de travaux et de périls, dans la seule idée de voir Rome, car ils pensent ainsi être mieux à même de comprendre, et plus complètement, l'Histoire romaine, en observant le site de la ville même, ses remparts, ses vieux arcs, ses trophées et ses temples, toutes ces reliques déchirées et démembrées, et ces collines un jour ennoblies par tant de victoires... Nous verrions cela, et nous, dont sans effort les yeux sont continuellement nourris d'un tel spectacle, nous négligerions la connaissance du passé des Romains ? »

⁴⁰ HILDEBERT DE LAVARDIN, *De Roma*, v. 1-2, *Carmina minora...*, p. 22 : « *Par tibi Roma nihil, cum sis prope ruina / quam magnis fuit integra, fracta doces.* »

⁴¹ C. LANDINO, "De Roma fere diruta", *Xandrae libri tres*, lib. II, XXX, « *E cunctis rebus instant sua fata creatis / Et quod Roma doces, omnia tempus edit / Roma doces, olim tectis miranda superbis, / at nunc sub tanta diruta mole iaces* » (*Rome tu nous enseignes que toutes les choses créées sont sujettes au destin et que le temps dévore tout. Tu nous enseignes, Rome, toi qui fus tant admirée jadis pour tes superbes édifices, et qui gis maintenant sous une masse énorme de débris*), cité et traduit in R. MORTIER, *La poétique des ruines*, p. 38.

⁴² La sentence "Roma quanta fuit ipsa ruina docet" figure chez Marteen van Heemskerck sur un dessin de ruines ("Domus Severiana & Septizonium", *Skizzenbuch*, 79D2, fol. 87 V. et 85 r., vers 1535), sur la page de titre du Livre III du *D'Architettura* de Serlio (Venise, 1540), et comme une inscription antique fictive dans un dessin d'Hubert Robert conservé au Musée de Valence (vers 1755-65).

tradition culturelle, selon les procédés mêmes de l'Art de mémoire. Et en ce sens, le geste ritualisé – fouler au pied les ruines, les reliques, les traces de tant de grands esprits – que redisent après Cicéron ⁴³, un Montaigne (« et partout où l'on marche, on met le pied sur quelque histoire ⁴⁴... »), un Guez de Balzac (« À Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les Dieux de César et de Pompée ⁴⁵ »), doit être bien compris comme un parcours récupérant une énergie spécifique et l'intériorité d'une parole. Assez platement, un voyageur précis mais sans inspiration comme Charles Duclos peut dire, en 1767 : « À chaque pas, Tite-Live, Salluste, Tacite, Horace, revenaient à ma mémoire. Je repassais mes auteurs sans livre. Tout me rappelait les faits que j'avais lu ⁴⁶. » Mais d'une façon plus large, plus ambitieuse, Ampère est bien encore dans la tradition de Muret quand il explique : « La Grèce est la patrie naturelle de la poésie, j'ai autrefois étudié la poésie grecque en Grèce ; Rome est le pays de l'histoire, je suis venu écrire l'histoire de Rome à Rome ⁴⁷. » Et d'autant plus lorsqu'il s'enflamme à la façon de Corinne : « N'est-ce pas faire revivre pour soi ces événements célèbres, que de suivre le char de Tullie, les pas de Virginius, le chemin des Fabius, l'ascension nocturne des Gaulois, de visiter Cincinnatus dans son champ, d'accompagner Gracchus dans sa fuite, d'escorter César allant et la Regia, sa demeure, tomber dans la curie de Pompée, peut-être au pied de cette statue qu'on peut voir encore ⁴⁸. » Toujours « ce que l'on voit aide à voir ce que l'on ne voit pas ⁴⁹. » Proche encore, ici, de Michelet, Ampère fait donc des vestiges de Rome une narration suggérée, un complément indispensable de la lecture en cabinet de savants ouvrages. Face à la prétention allemande à la science positive, face à la leçon de doute ou de négation péremptoire de Niebuhr, concernant la légende des origines, Ampère riposte : « On peut nier l'existence de Romulus dans une université d'Allemagne ; c'est plus difficile quand on voit de ses yeux un mur qui n'a pu être que le mur de la petite Rome du Palatin ⁵⁰. » Faisant ici jouer aux vestiges archéologiques le rôle d'oracles du sol ou de reliques – toucher aux plaies du corps de Rome – Ampère renoue avec l'attitude traditionnelle de l'humanisme, questionnée par la philologie scientifique des Prussiens et secourue *in extremis* par l'archéologie moderne ⁵¹. Son attitude est dès lors pleinement éclairée par cette remarque de

43 Cicéron, *De Finibus*, V, ii, 6.

44 MONTAIGNE, *Les Essais*, III, ix, p. 997.

45 J.-L. GUEZ DE BALZAC, Lettre du 3 juin 1623, in *Lettres du Sieur de Balzac*, éd. H. Bibas et K.T. Butler, Genève, Droz, 1934, p. 19.

46 C. DUCLOS, *Voyage en Italie*, 1791, cité dans Y. HERSANT, *Italies, Anthologies des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1988, p. 493.

47 J.-J. AMPÈRE, *L'Histoire romaine à Rome*, Paris, Michel Lévy Frères, 1862, p. II.

48 *Ibid.*, p. IV.

49 *Ibid.*, p. V.

50 *Ibid.*, p. VII.

51 Sur cette question, voir A. GRANDAZZI, *La fondation de Rome*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 1991.

M^{me} de Staël dans *Corinne* : « La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles : les yeux sont tout-puissants sur l'âme : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains comme si on avait vécu de leur temps ⁵². » Ainsi, Rome apparaît décisivement comme le nœud qui rattache une possible abstraction – le classicisme, la science historique – à une vérité éprouvée et matérialisée jusqu'à la pétrification. Cet enjeu théorique est encore énoncé par Corinne : « Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines ⁵³. » Toute l'historiographie romaine est sans doute éclairée par cette remarque. Gibbon dans ses *Mémoires* se montre, lors de son voyage à Rome en 1764, alors que s'éveille en lui l'idée de son grand *Decline and fall of the Roman empire* (1787), méditant sur les ruines après Pétrarque, Poggio ou Montaigne pour parvenir à penser l'Histoire ⁵⁴. Après lui, donc, Chateaubriand ou Michelet, Ampère, Quinet, Grégorovius choisissent la même posture. Dans une tradition aussi riche, mais aussi ritualisée, toute attitude est susceptible de rencontrer – consciemment ou non – une topique, et comme toute topique, de se subdiviser à l'infini : la méditation sur les ruines de Rome sous la Lune est une de ces variantes à succès ⁵⁵.

La posture fondamentale du voyageur à Rome est donc celle de l'étranger – *viator*, *hospes*, pèlerin – qui interroge la ville et scrute la parole de son corps de pierre. La spécificité fondamentale du lieu de Rome est de précipiter dans un théâtre réel un ensemble de représentations abstraites qui ordonnent par avance la vie du voyageur et le panorama complet de sa culture ⁵⁶. Ce caractère essentiel étant saisi, il convient de dérouler au mieux le scénario de la rencontre, à partir du moment où le voyageur arrivant dans la ville – « du monde, le public échafaud ⁵⁷ » – accepte ou tente d'intégrer au mieux le rôle qu'on attend de lui voir jouer, ritualisant et stylisant sa démarche, un peu solennel, sur le théâtre du monde ⁵⁸. La recherche de Rome en Rome qui est le motif dynamique du sonnet déjà cité de du Bellay est sans doute l'expression-clef de la quête du « nouveau

52 M^{me} de STAËL, *Corinne ou l'Italie* (1807), IV, iv, Paris, Garnier Frères, 1870, p. 76.

53 *Ibid.*, IV, v, p. 86.

54 GIBBON, *Memoirs of my life and writings*, in *ID.*, *Works*, vol. I. Londres, 1887, p. 85-86.

55 Sur cette topique, illustrée par Dyer, Goethe, Adler, Zoega, Humboldt, Chateaubriand, M^{me} de Stael, Byron, Jean-Paul, Waiblinger et Lamartine, voir E. et J. GARMS, *Il mito di Roma nella cultura europea*, in *Storia d'Italia, Annali V : paesaggio*, Einaudi, Turin, 1982 (p. 563-662), p. 575. CHATEAUBRIAND révèle dans ses *Mémoires d'outre tombe*, Deuxième partie, Livre 14, qu'il y avait là un rite du voyage à Rome : « On m'avait recommandé de me promener au clair de lune » (Librairie générale française, Le livre de poche, 1973, p. 462).

56 G. LABROT, *L'Image de Rome*, p. 19 : « Voilà donc que se matérialisent les demeures archétypales de l'esprit. »

57 DU BELLAY, *Les Regrets* (1558), LXXXII, v. 2, in *Œuvres poétiques*, t. II, p. 80.

58 G. LABROT, *L'Image de Rome*, p. 308 : « Aucune action à Rome n'est indifférente. »

venu » : motif forgé par Janus Vitalis dans une fameuse épigramme latine ⁵⁹, mais de plus loin encore préparé, et infiniment repris dans l'histoire des lettres françaises et européennes d'après le modèle du poète néo-latin ou celui du Français. Jean Antoine de Baïf, Jean Doublet, en Latin, Jacques Grévin, en Français, et de façon très dynamique – « Arrivé dedans Rome en Rome je cherchois / Rome qui fut jadis la merveille du monde ⁶⁰... », puis Quevedo, Szarzynski, ou Spencer, jusqu'à des romantiques comme Slowacki ou Chênédollé (« Ton regard vainement cherche Rome dans Rome ⁶¹ »), des modernes comme Pound, transcrivent et varient la même formule ⁶². Elle condense l'expérience que nous avons décrite : l'arrivée dans la Ville non pour découvrir mais pour vérifier et retrouver. Le premier temps de cette approche est souvent la désillusion. La tradition biblique et médiévale de l'« *Ubi sunt* », question posée devant l'évanescence du passé et la disparition des fameux Anciens, charpente ce moment d'interrogation. « Dove sono questi buoni Romani ? » demandait déjà Cola di Rienzo. Significativement, la tradition poétique fait de l'« *Ubi sunt* » un recours propre à la *Deploratio* : une lamentation sur celle qui a disparu. Mais très vite à la *Deploratio* répond ce moment de reconnaissance et d'émouvante rencontre des signes de l'antique présence : c'est la *Recognitio* ⁶³. Dans le texte latin « *Ibi* » ou « *hic* » remplace « *Ubi* » ; Ainsi chez Pétrarque :

« ... *aderatque per singulos passus quod linguam atque animum excitaret : hic Evandri regia, hic Carmentis edes, hic Caci spelunca, hic lupa nutrix et ruminialis ficus, veriori cognomine romularis, hic Remi transitus, hic ludi circenses et Sabinarum raptus, hic Capree palus et Romulus evanescens [...] hic triumphavit Caesar, hic periit* ⁶⁴. »

Dans le texte français, s'ouvre la béance de ce désir de recouvrement : « Je voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâce aux dieux des victoires qu'il avait remportées ⁶⁵.... » Restitution accomplie de la *recognitio* latine dans une

59 Janus VITALIS, *op. cit.*

60 J. GRÉVIN, pièce IV, dans R. MORTIER, *La poétique des ruines*, p. 72.

61 CHÊNEDOLLÉ, *Études poétiques*, I, ii, Paris, 1809, cité par R. MORTIER, *la poétique des ruines*, p. 54-55.

62 Sur cette longue tradition poétique, voir notre thèse de doctorat, « *Rome n'est plus dans Rome* », formule magique pour un centre perdu, soutenue en 1999 à l'université de Toulouse II, Troisième partie, chapitre premier, II, p. 315-338. Ce mémoire devrait être bientôt publié aux éditions Champion.

63 Ainsi, très nettement chez le Pogge, dans la *De fortunae varietate Urbis Romae, et de ruina eiusdem descriptio* (POGGIO BRACCIOLINI, *Opera omnia*, Bâle, 1538, éd. Turin, Bottega d'Erasmus, 1964, p. 131-137).

64 PÉTRARQUE, *Familiares*, VI, ii, p. 56 : « À chaque pas nous tombions sur des choses qui excitaient notre langue et notre âme : ici le palais d'Évandre, ici le temple de Carmenta, ici la caverne de Cacus, ici la louve nourrice et le figuier Ruminial, ou plus exactement de Romulus, ici le saut de Rémus, ici les jeux du cirque et le rapt des Sabines [...], César obtint les honneurs du triomphe, ici il perdit la vie... »

65 M^{me} de STAËL, *Corinne*, IV, iv, p. 73.

langue moderne, ce curieux poème d'Edgar Poe – *The Colosseum* – que Mallarmé a traduit : « Ici, où tomba un héros tombe une colonne ! Ici où l'aigle théâtral éclatant d'or, la brune chauve souris fait sa veille de nuit. Ici ! où les dames de Rome agitaient au vent leur chevelure dorée, maintenant s'agite le chardon et l'ajonc. Ici ! où le monarque s'inclinait sur son trône en or, glisse comme un spectre, vers sa demeure de marbre, par la faible lumière des cornes de la lune éclairé, le silencieux lézard de pierres⁶⁶. » Le récit des voyageurs ou des historiens de Rome, à Rome, manifeste nettement le caractère opératoire de ces formules de la tradition poétique, leur capacité à encadrer une expérience apparemment personnelle et circonstanciée. Historiquement, d'ailleurs, cette soif de la *recognitio* est la cause d'une *hybris*, d'un excès de zèle dans l'identification des lieux, dans la dénomination des sites, des monuments, de sorte que la mémoire s'affirme sans faille, et la Rome retrouvée enfin, complète (ainsi par exemple, chez le président de Brosses). Si nous quittons, du reste, un instant, la perspective individuelle du récit de voyage pour effleurer un enjeu collectif et idéologique, il est clair qu'une ultime phase peut s'articuler à ces deux premiers temps du retour à Rome : celle de la *Renovatio*, de la remise de Rome en Rome, répondant à la perte et prolongeant la dynamique du recouvrement. Cola di Rienzo passe ainsi de l'antiquariat et de l'épigraphie à la dictature ; le gouvernement révolutionnaire français ou celui de Napoléon organise des cortèges néoclassiques qui raniment la gloire de la Rome antique dans le présent, Mussolini restitue Rome à elle-même, comme le signale la datation même des années de son régime...

Ces différentes phases de l'approche de Rome – quête, *deploratio*, *recognitio* – et les motifs qui s'articulent à cette démarche (fouler au pied des pierres qui parlent, et qui enseignent, toucher le sens de l'Histoire en un seul lieu), construisent une sorte de parcours initiatique menant le voyageur à une révélation complète du sens du monde ou de sa propre vie (comme Goethe qui comparait sa venue à Rome avec une opération de la cataracte). Parfois, un interlocuteur décisif, un guide – « tu duca, tu signore⁶⁷ » – joue le rôle du grand prêtre de ce culte romain, tel Poussin dans la fameuse anecdote rapportée par Bellori : « Un jour que nous visitions ensemble des ruines dans Rome, et que là se trouvait un étranger très curieux de rapporter dans son pays quelque antiquité rare, Poussin lui dit : “Je veux vous donner la plus belle antiquité que vous sachiez désirer” ; et se penchant, il ramassa parmi l'herbe un peu de terre et de chaux, de miettes de porphyre, de la poussière de marbre. “Tenez, reprit-il, rapportez ceci dans votre musée et dites : ‘Voilà l'ancienne Rome’ ”⁶⁸. » Ce geste de désignation est lui-même topique, et donc rituel : « *haec quae sunt* »... « et ces vieux

⁶⁶ E. POE, “The Coliseum”, traduit par Stéphane Mallarmé, dans *Edgar Poe, Contes, essais, poèmes*, éd. Cl. Richard, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989, p. 1243.

⁶⁷ DANTE, *La Divine Comédie, Enfer*, II, 140, Paris, Garnier-Flammarion (1984), 1992, p. 39.

⁶⁸ BELLORI, *Le vite dei pittori, scultori ed architetti moderni*, Rome, 1672. Nous citons ici d'après le texte français donné par Cl. MOATTI, *Roma*, p. 147-148.

murs, c'est ce que Rome on nomme »... La leçon de grandeur et d'humilité de Rome favorise ainsi chez presque tous les voyageurs un discours inspiré, relevant du registre sublime, et c'est en cela, au-delà de toute topique héritée, mais surtout, de tout savoir livresque, que l'initié manifeste sa pleine possession de la parole romaine : « Il est certain que je ne monte jamais au Palatin ny au Capitole, que je n'y change d'esprit, et qu'il ne m'y vienne d'autres pensées que les miennes ordinaires : cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'avois point auparavant, et si je resve deux heures au bord du Tybre, je suis aussi sçavant que si j'avois estudié huit jours ⁶⁹ », écrit Guez de Balzac. Chateaubriand ne parlera guère différemment. Inspiration, plutôt qu'observation ; initiation, plutôt qu'apprentissage : l'étude du langage de Rome confirme la spécificité d'une démarche qui garantit un caractère unique au voyage dans la Ville éternelle.

Nous ne voudrions pas pour autant donner l'impression que nous ne tenons pour rien les mutations de l'Histoire, comme si tous les voyageurs avaient ressassé la même longue phrase de la tradition romaine : la topique, souvent symptôme de l'idéologie du temps, connaît des variations certaines au cours des quatre derniers siècles. Sans entrer dans une description exhaustive de ce processus, nous pouvons tenter d'en saisir quelques articulations décisives. Luigi Salerno dans *Roma Communis Patria*, scande bien ce grand rythme, entre autres pour le passage de la Renaissance au XVII^e siècle : « La grande révélation, c'est la Rome moderne, celle de Raphaël, du Caravage et des Carrache. Autant dire que Rome se présente comme la ville des grands maîtres, dont le mythe est désormais établi et presque cristallisé dans toute l'Europe par le maniérisme. C'est à travers ce filtre moderne que les peintres français regarderont désormais l'antique, le considérant non plus dans l'absolu mais dans l'histoire, non plus comme instrument de formation mais comme contenu de l'art actuel. Ainsi de manière analogue, les ruines se transformaient toujours plus en éléments du paysage ⁷⁰. » Même s'il convient d'insister sans doute sur les limites de cette historicisation de l'antique, il est certain que ce climat, qui est encore celui de la *Rome 1630* de Bonnefoy ⁷¹, définit plus largement les perspectives du classicisme français à l'âge du Poussin et du Lorrain ; il y a sans doute, traduit dans cette thématization du classique, un moment romain particulièrement marqué, dont Guez de Balzac témoigne nettement dans les lettres ⁷². Nous reviendrons plus loin du reste sur le dynamisme idéologique du rapport à Rome qui se constitue à ce moment là et qui va orienter durablement le regard des Français sur la Ville.

Une articulation peut-être plus sensible encore dans la tradition du voyage à Rome se trouve éclairée par l'étape suivante de l'histoire culturelle française : la crise de

⁶⁹ J.-L. GUEZ de BALZAC, Lettre du 25 mars 1621, in *Les lettres du Sieur de Balzac*, p. 108.

⁷⁰ L. SALERNO, *Roma Communis patria*, p. 173.

⁷¹ Y. BONNEFOY, *Rome, 1630*, Paris, Flammarion, 1994.

⁷² Voir J. JEHASSE, *Guez de Balzac et le Génie romain, (1597-1654)*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1977.

la pensée du XVII^e finissant, bien étudiée par Paul Hazard⁷³, suivie du triomphe du discours critique des Lumières. D'abord, donc, une crise qui commence par une critique des *Auctoritates*, un doute systématique sur les origines et la légende de l'Histoire romaine (Saint-Evremond)⁷⁴, une affirmation corrosive de la modernité sanctionnée par la sentence : « *Ratio vicit, Vetustas cecit*⁷⁵ » ; ensuite, plus pratiquement, chez les Historiens comme chez les voyageurs, un regard démythifiant sur les anciens Romains (« ces grands voleurs de l'univers » dit Montesquieu) qui contribue à détacher le voyageur de l'ancienne *pietas* humaniste, et qui atténue nettement le caractère spécifique du voyage à Rome. Comme le notent Elizabeth et Joel Garms, les titres mêmes des récits de voyage du XVIII^e siècle tendent à intégrer le séjour romain dans une perspective globale qui est bien celle du Grand Tour⁷⁶. L'observation empirique et l'esprit critique disputent donc victorieusement leur place à l'hommage rituel aux mânes des Anciens dans les textes de Montesquieu ou du Président de Brosses. Aussi, ce dernier n'hésite pas, avec un pragmatisme directif et novateur, à préconiser la reconstitution d'une moitié de Colisée bien complète à partir des ruines inutiles de l'ensemble⁷⁷. De façon évidente, du reste, la mise en cause de l'*Auctoritas* dans la tradition classique et entre autres dans l'ordre de la connaissance historique, a aussi été le paravent d'une critique libertine de l'autorité tout aussi fondamentale de la tradition catholique et de la papauté ; la Légende noire de la Rome pontificale moderne, orchestrée par les Philosophes, n'est que la manifestation ouverte de la crise engagée à la fin du XVII^e siècle. Le regard condescendant posé sur Rome dans certaines pages de Dupaty, de Duclos, ou dans l'article de l'Encyclopédie qui la concerne, marque avec netteté la rupture éthique, plus encore qu'esthétique, survenue dans le rapport des lettrés français à Rome. Le culte du nom de Rome, qui seul demeure, topique de la poésie humaniste sur les ruines réapparaît ainsi ironiquement chez Dupaty : « La richesse du territoire est peu de choses dans les États de l'Église. Elle ne suffirait pas à nourrir ses habitants si Rome n'avait ses bulles, ses cérémonies, ses ruines, et son nom qui est la plus rentable de ses ruines⁷⁸. » Tout un matériau ancien de l'*invectiva in Romam*, investi par l'art des Goliards ou la polémique réformée, resurgit dès lors sous l'habit neuf de la Philosophie et autorise le voyageur à passer une large part de son journal à critiquer les mœurs, l'état des routes, le gouvernement, la mendicité, la police, la malaria. Certes, la culture des humanités, l'esthétique des ruines, introduisent chez certains la nécessité d'un distin-

⁷³ P. HAZARD, *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Paris (1935), Paris, Fayard, 1961.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 56.

⁷⁶ E. et J. GARMS, *Il mito di Roma*, p. 567.

⁷⁷ Ch. DE BROSSES, *Lettres d'Italie du Président de Brosses*, éd. F. d'Agay, Paris, Mercure de France, 1986 (2 vol.), t. II, p. 234. cité in Y. HERSANT, *Italies, Anthologie des voyageurs français*, p. 957.

⁷⁸ Ch.M. DUPATY, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris (1788), 1819, vol. II, p. 35.

quo. Ainsi, pour, De Brosses, Rome reste « la plus belle ville du monde », mais Paris « d'autre côté, l'emporte infiniment pour tout ce qui se remue ⁷⁹ ». Rome se réaffirme donc comme ville morte. Mais il n'y a plus trace d'élégie, sinon de claironnante supériorité dans le constat de l'*Encyclopédie* : « Ainsi l'on a raison de dire que les sept collines qui faisaient autrefois sa décoration ne lui servent plus que de tombeaux ⁸⁰. »

L'ère romantique hérite de ce discours, et en large part, relit positivement, ou du moins paradoxalement, le visage déclinant ou sauvage de Rome que la critique des Lumières a fait surgir. La « plébaille », la canaille, ce petit peuple de la Ville stigmatisé dans sa déchéance ou sa barbarie par les moralistes éclairés du XVIII^e siècle, tend à se révéler comme le porteur inconscient de l'énergie perdue des anciens Romains : Stendhal est l'un des premiers à y insister ⁸¹ ; la peinture des courses de chevaux barbes – coutume populaire – par Géricault ⁸², tend à insérer l'image du peuple romain dans un discours de virilité antique et de sublime vigueur. Ampère reconnaît dans les figures contemporaines de peuple qu'on croise dans les rues les images vivantes des consuls et des impératrices de l'ancienne capitale du Monde ⁸³. Une sorte de rêverie indigéniste naît là, que l'on retrouverait jusqu'à l'*Accatone* de Pasolini, et qui repose sur la découverte esthétique annoncée par Piranèse ou formulée par Saverio Bettinelli : la beauté propre à Rome relève d'« un ché di potentemente rozzo ⁸⁴ ». Aussi quand les antiquaires français du XVIII^e siècle comme Leroy (*Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, 1758), avaient tendance à emboîter le pas aux Anglais, en plaçant l'accomplissement grec bien au-dessus de celui de Rome, la protestation virulente de Piranèse ⁸⁵ annonçait les regards du XIX^e siècle romantique, et par exemple l'intérêt d'un Ampère pour la grandeur primitive de la geste de Romulus ⁸⁶, voire, la récupération par Michelet de la logique de l'imaginaire archaïque révélée par Vico. Dans ce cadre, il faut inscrire la puissante sacralité du regard de Quinet (si violemment anticlérical pourtant) sur Rome,

⁷⁹ Ch. DE BROSSES, *Lettres d'Italie*, p. 11.

⁸⁰ *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 14. Nlle édition en fac simulé de la première édition de 1751-1780, Stuttgart, Bad Cannstat, Friedrich Frommaun Verlag, 1967, p. 348.

⁸¹ Parmi de nombreux passages des *Promenades dans Rome* (1829), voir l'anecdote de l'Anglais et de l'armurier romain, conclue ainsi : « Je ne doute pas que le grand nom de Romain n'ait beaucoup contribué à donner au peuple cette élévation de caractère » (éd. de V. Del Litto, Paris, Gallimard [1973], Folio Classique, 1997, p. 505).

⁸² GÉRICAUT, *La Course des chevaux barbes*, 1817 (Baltimore, Walters Art Gallery).

⁸³ J.-J. AMPÈRE, *L'Histoire romaine à Rome*, p. XVII : « Tout le monde a reconnu ici dans les rues le profil des consuls romains et des impératrices romaines. » Semblablement, voir H. TAINE, *Voyage en Italie*, (1866) vol. I « À Rome », Bruxelles, Complexe, 1990, p. 69.

⁸⁴ S. BETTINELLI, *Dell'Entusiasmo delle belle arti*, 1769, cité par Renzo NEGRI, *Gusto e poesia delle rovine in Italia fra il Sette e l'Ottocento*, Milan, Ceschina, 1965.

⁸⁵ Voir *Della Magnificenza ed Architettura dei Romani* (1761) et *Ragionamento apologetico in difesa dell'Architettura egiziana e toscana* (1769) dans *Scritti di Storia e Teoria dell'Arte*, éd. de P. PANZA, Varese, Sugarco edizioni, 1993.

⁸⁶ J.-J. AMPÈRE, *L'Histoire romaine à Rome*, p. XIX-XXXI.

prise dans sa totalité mythique : des ruines antiques chargées d'une fatalité menaçante à celles de Saint-Paul-hors-les Murs, du Pape antique, éternel, « le seul habitant permanent et l'immortel pèlerin de la cité catholique ⁸⁷ » – aux troupeaux de buffles errant dans la broussaille au pied des mosaïques des édifices détruits. Ce retournement au moins partiel de la charge critique du discours éclairé, est très marqué en France ; il rend plus ambigu le regard sur le déclin romain, sur les immenses palais vieillissants de l'aristocratie (de Chateaubriand à Taine) ; sur le *disabitato* ⁸⁸... Il s'accorde avec un plein développement de la saisie romantique de la Ville : topique des orages romains (Chateaubriand ⁸⁹, Quinet ⁹⁰, Marceline Desbordes Valmore ⁹¹) rouvrant ce théâtre baroque à la grandeur primitive des dieux qui parlent dans la foudre ; topique de la *Campagna* et de ses marais, de ses bouviers. Chateaubriand précède de peu Bonstetten, Byron y entend le berger proclamer le déclin de Rome, et des Polonais comme Slowacki ou Krasinski chevauchent dans cette étendue mélancolique pour y trouver la même leçon ⁹². La figure de l'ancien *viator* approche ici celle du *Wanderer* – Chateaubriand emploie si souvent le verbe « errer » dans ses pages romaines ! Pathétique hypostase de cet archétype – un homme errant parmi les ruines –, le capucin, le moine proscrit, près de son monastère frappé d'interdit, devenant motif historique sous la plume de Chateaubriand ou le pinceau de Granet.

L'histoire du discours romain offre ainsi plus qu'une suite de ruptures liées à des nouveautés radicales, des renversements de topique, des remaniements de la tradition, qui acceptée ou rejetée, discutée ou réactivée par des sentiments neufs, oriente inévitablement la parole du voyageur de Rome.

En évoquant le regard des historiens français du XIX^e siècle – Michelet, Ampère, Quinet – face à la science allemande, à Rome, comme en notant le caractère momentané et somme toute exceptionnel de la distance critique propre à certains textes du XVIII^e, par rapport à la constance de cette attitude dans la littérature anglaise du Grand

87 E. QUINET, "Rome", in *Allemagne et Italie*, réédité in *Allemagne et Italie [1836]*, *Mélanges [1836]*, *Les Roumains [1856]*, Paris, Pagnerre, 1857, p. 327.

88 Voir CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre tombe*, Troisième partie, Livre 31, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1973, p. 1279, ou Jules MICHELET, dans *Rome* (p. 169) : « La moitié de Rome est un jardin abandonné. »

89 CHATEAUBRIAND, *Mémoires*, Troisième partie, Livre 31, p. 1262.

90 E. QUINET, "Rome", p. 318-320.

91 M. DESBORDES VALMORE, *Domenica*, Genève, Droz, 1992, p. 52 : « À Rome, la foudre invisible est partout. »

92 BONSTETTEN, *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, Genève, 1804 ; BYRON, Lettre-préface au chant IV de *Childe Harold*, *Poetical works*, Oxford, 1970, p. 227. KRASINSKI, "Kampania Rzymska", in *Pisma*, rééd. Cracovie & Varsovie, 1912, t. VI, p. 226 ; J. SLOWACKI, *Dziela*, rééd. Varsovie, 1930, p. 219-220. Voir encore STENDHAL : "La campagne de Rome traversée par de longs aqueducs est pour moi la plus sublime des tragédies", *Rome, Naples, Florence*, in *Ceuvres complètes*, par V. del Litto et E. Abravanel, Paris, Honoré Champion & Genève, Editio Service, S.A., 1968, p. 369.

tour, nous avons effleuré une question sans doute inévitable ici : la spécificité d'un regard français dans la tradition européenne du voyage à Rome, dans la confrontation toujours répétée avec le modèle antique. Sans doute, nous l'avons vu, la tradition humaniste, qu'elle s'exprime dans l'unité de la langue latine, ou qu'elle se décline dans la variété des langues modernes, constitue le cadre cohérent et durable d'une culture européenne dont Rome est comme la pierre de touche. Mais il est probable que la France est le pays où le rapport à Rome a été affecté de la plus grande stabilité (et ce, malgré les variations historiques que nous avons indiquées) ; ce rapport se définit surtout sur la base de l'*emulatio*, et il unit étroitement aspirations culturelles et construction politique. Du Bellay montre Rome qui n'est plus dans Rome pour suggérer qu'elle doit être à Paris, comme on le voit dans le poème liminaire des *Antiquitez*, qui dédie le recueil à Henri II. Dans le long trouble des guerres de religion, l'application à notre pays de la formule même qui figurait le déclin romain (France qui n'est plus France, Paris qui n'est plus Paris) marque bien la continuité d'une identification mythique et d'une émulation qui réaffirme son rôle avant la moitié du XVII^e siècle et entre dans sa phase triomphante sous le règne louis-quatorzien. « Dans la France de Louis XIV, le rapport à Rome tend de l'imitation (au temps de Mazarin) au dépassement » rappellent Elisabeth et Joel Garms⁹³. Ainsi, témoignage d'une première époque admirative, tous les habitués de l'Hôtel de Rambouillet (Maynard, Conrart, Saint-Amant, Voiture, Scarron et Balzac) font le voyage de Rome, et lorsque Coeffeteau fait paraître son édition de Flore, Guez de Balzac parle d'un auteur « qui croit que comme il n'y a point de salut hors de l'Église romaine, il n'y a point de François hors de l'Histoire romaine⁹⁴ ». Cette conception de la romanité française est en quelque sorte pérennisée dans sa transformation en idéologie officielle sous Louis XIV ; certes dès lors, c'est Paris qui remplace Rome, qui devient Rome, dans une logique de *translatio*. Mais ce rapport suppose un travail systématique sur le corps romain transformé en étalon des valeurs françaises ; les institutions françaises à Rome, donnant une suite officielle et planifiée au labeur fondateur de la génération de Poussin, du Lorrain, de Dughet, appellent constamment de nouveaux Français dans la Ville et manifestent explicitement, physiquement, ce lien qui oriente en même temps le regard des artistes français à Rome et la romanité référentielle de la culture française. La création de l'Académie de France à Rome par Colbert en 1666 est le complément nécessaire de la fondation, sous les auspices de Poussin, de l'Académie nationale des Beaux arts à Paris en 1648. Le classicisme français, comme esthétique propre à l'idéologie de la nouvelle Rome, survit comme patrimoine imaginaire à toutes les ruptures de l'histoire de l'art, de la littérature, de la politique. Pour ne prendre qu'un exemple, le rôle de filtre artistique de la peinture de Poussin dans le discours de Chateaubriand sur la *Campagna* révèle de façon décisive la continuité voulue – ou régulièrement reconquise – du regard

⁹³ E. et J. GARMS, *Il mito di Roma*, p. 263.

⁹⁴ Cité par G. MACCHIA, *Il mito di Roma in Francia*, Rome, Bulzoni, 1978, p. 42.

Français sur Rome ⁹⁵. Peignant, à Rome, les Horaces, David les reliera encore spontanément et de façon clairvoyante à la « romanité » française : « Je dois plus les Horaces à Poussin qu'à Corneille. » Devenue un des soubassements de l'architecture romanesque de *La Modification* de Butor ⁹⁶, la romanité parisienne, et dès lors napoléonienne comme louis-quatorzienne, répond encore à la Rome matrice de cet imaginaire et mère, absolument, des songes et des visions de l'origine dans le parcours du voyageur – *viator* – au cœur du grand édifice de notre imaginaire romain.

Si donc, les différents pays d'Europe ont souvent un grand moment romain, la France est celui qui offre le rôle le plus continu à la présence mentale de l'*Urbs*. Parfois vraiment filial, parfois assez critique, le rapport de la France à Rome, dans la durée historique, s'affirme surtout, on l'a dit, comme émulation, soit une volonté de dépassement dans la continuité. C'est sans doute l'angle le plus dynamisant qui soit pour approcher un objet que de l'admirer, de l'imiter et de l'apprendre, pour le dépasser et l'inventer de nouveau.

Le voyageur français à Rome arrive donc dans une ville qui est un « scriptorium de pierre » (Cl. Moatti), une « graphosphère » (A. Petrucci) ; et la figure du *viator* pensif, déchiffrant une inscription brisée est la condensation allégorique de la confrontation de tout chercheur de Rome avec une bibliothèque immense, qui l'a formé avant qu'il vienne, et qui l'aidera à conter son expérience, à la méditer, à la comprendre. La force de la tradition, si ancienne et si riche d'autorité, dans le discours de Rome, téléguide sans doute la démarche du voyageur, comme elle assure du reste, sa propre survie aux modes, aux ruptures diverses de l'Histoire. Et, nous l'avons vu, pour des raisons bien claires, ceci est surtout vrai du voyageur français, qui éprouve redoublée par une volonté nationale spécifique, l'impression propre à l'humaniste de retrouver à Rome sa patrie idéale, et comme son identité mythique. Mais ce que nous observons ainsi dans une tradition d'écriture signifie encore et toujours une réalité affectivement vécue, une rencontre dont la profondeur mémoriale ne ruine pas l'intensité et la fraîcheur, recommençant toujours une expérience unique : « Se demander chaque jour : en suis-je digne ? Se répéter chaque jour : je suis privilégié d'être là. Et chaque jour s'émerveiller d'une chose précise ⁹⁷. »

Christophe IMBERT

Université de Toulouse-Le Mirail

UFR de Lettres, Philosophie, Musique

5, allées Antonio Machado

31058 Toulouse cedex 9

⁹⁵ Ce filtre esthétique, sensible dans la *Lettre à M. de Fontanes* (1803), est justifié par de nombreuses réflexions des *Mémoires d'outre tombe*, correspondant aux années 1828 et 1829, p. 1166 et 1180.

⁹⁶ M. BUTOR, *La Modification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1957.

⁹⁷ Cl. MOATTI, *Roma*, p. 17.